Document generated on 08/09/2025 12:13 a.m.

Québec français

Nouveautés

Number 104, Winter 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57671ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1997). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (104), 4–19.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ACTES DE COLLOQUE
Michel BIRON
Benoît MELANÇON

ANTHOLOGIES
Madeleine COTTENET-HAGE
Jacques GOIMARD
Jean-Philippe IMBERT
Maurice LEMIRE
Denis SAINT-JACQUES
Roland STRAGLIATI

BIOGRAPHIE
Pierre COUTURE

ESSAIS
H.-Paul CHEVRIER
Marcel JEAN
Louis JOLICŒUR
Daniel MATIVAT
Pierre MORENCY
Benoît SÉGUIN
Gérard TOUGAS

ÉTUDE
Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE
Pierre MARTEL

LIVRES D'ART
COLLECTIF
Milan KUNDERA

NOUVELLES
Suzanne JACOB

PÉDAGOGIE
Jean-Claude BRIEF
Jocelyne MORIN

POÉSIE
François CHARRON
Denis VANIER

RÉCITS
Ludmilla BERESHKO
Guy DESHAIES
Jean ROYER

REVUES
MŒBIUS
RÉDIGER
STOP

ROMANS
Gilles ARCHAMBAULT
Dominique BLONDEAU
Marie DARRIEUSSECQ
Christiane DUSCHENE
Madeleine GAGNON
Pierre GÉLINAS
Nancy HUSTON
Julia KRISTEVA
Marie LABERGE
Roy LEWIS
Antonine MAILLET
Robert SOLÉ
Lise VAILLANCOURT
Elisabeth VONARBURG
José Leandro URBINA

THÉÂTRE
Michel GARNEAU
Louis-Dominique LAVIGNE

INDEX DES AUTEURS

▼ ACTES DE COLLOQUE

Lettres des années trente
Sous la direction de
Michel BIRON et
Benoît MELANÇON
Le Nordir, Ottawa,
1996, 141 p.

En novembre 1995, s'est tenu à l'Université d'Ottawa un colloque sur les *Lettres des années trente*, dont les actes ont été, cette année, publiés par les Éditions du Nordir.

Dans sa lecture d'ouverture, Rainier Grutman capte à travers la correspondance de Michel de Ghelderode un horizon social sur lequel l'écrivain belge construit son propre mythe ainsi que l'image utopique de sa terre maternelle, la Flandre. S'appuyant sur une note problématique que Charles-Albert Cingria fait paraître sur Trostki dans *La nouvelle revue française*, Michel Lacroix, quant à lui, présente la lettre de revue comme *le véhicule et le lieu de résolution* de conflits idéologiques qui agitent autrement le discours social.

La communication de Jane Everett s'intéresse à des missives reçues par Camille Roy pour montrer que l'appel, la salutation et la signature y constituent des conventions épistolaires qui déterminent le statut social des correspondants par rapport à la position sociale du destinataire. Pour sa part, Marie-Andrée Beaudet décèle dans les *voix* de Simone Routier et de Louis Dantin des commentaires critiques sur la littérature de l'époque, ainsi que des *jeux de coulisses sur des stratégies de réussite d'une carrière d'écrivain*.

Richard Giguère montre, à travers les relations de Louis Dantin et d'Alfred DesRochers, comment le discours épistolaire est compromis dans les grands débats des années trente, et imprégné de la Crise de 1929 et ses séquelles. Axée sur deux *configurations*, celle d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau, l'intervention de Michel Biron étudie le rôle de la lettre dans la structuration d'un champ littéraire moderne au Québec. Enfin, Eva Kushner analyse la correspondance de Saint-Denys Garneau qu'elle circonscrit comme un espace de lutte intérieure contre une incommunicabilité qui serait effet de société.

Bien que certaines d'entre elles gagneraient à être approfondies, les réflexions réunies dans ce livre demeurent utiles à qui veut enrichir ses perspectives de lecture sociocritique, notamment sur la socialité des écrits épistolaires des années trente au Québec.

DAHOUDA KANATÉ

▼ ANTHOLOGIES

La vie littéraire au Québec.
Tome III (1840-1869)
Sous la direction de
Maurice LEMIRE et
Denis SAINT-JACQUES
Les Presses de l'Université
Laval, Sainte-Foy, 1996,
XXIV, 671 p.

La constitution de l'histoire littéraire québécoise va bon train avec la parution du troisième tome de *La vie littéraire au Québec*. L'ouvrage couvre cette fois-ci la période allant de l'Union des deux Canadas au début de la Confédération. Ces années sont nettement marquées par l'affirmation d'une « littérature nationale » qui s'inspire principalement de la patrie et de la religion.

C'est avec beaucoup de finesse et d'érudition et appuyé sur une iconographie pertinente et souvent inédite que l'on scrute et utilise l'abondante documentation que l'équipe du professeur Maurice Lemire, de l'Université Laval, avait mise au jour dans sa vaste entreprise précédente, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Si les principaux auteurs sont replacés dans une juste perspective, d'autres acteurs de la vie littéraire, dont le rôle avait été jusqu'ici méconnu ou le nom ignoré, reçoivent ici leur dû : pensons par exemple au poète Charles Lévesque, au conférencier Joseph-Sabin Raymond et aux chroniqueurs Évariste Gélinas et Hector Fabre. Des auteurs étrangers comme le Belge Paul Stevens sont également l'objet d'une légitime attention. La production des uns et des autres puis la réception de leurs œuvres sont resituées dans un contexte clair et fouillé. Les institutions et les modes de publication et de lecture nous valent notamment des pages originales : à remarquer tout particulièrement la nouveauté et la justesse de l'exposé sur les pratiques associatives, qui ont exercé « une influence prépondérante sur la vie intellectuelle de l'époque » (p.157). La nature et le rôle de l'Institut canadien de Montréal sont aussi revisitées avec brio, de même que la montée du pouvoir clérical, favorisée par l'échec des patriotes, et l'accroissement de son « emprise sur l'enseignement, la presse et l'assistance publique » (p. XV).

Si l'on doit absolument trouver des points faibles à cet ouvrage pour éviter d'être taxé de favoritisme ou de partialité, on pourra regretter, outre les renvois et redites que l'on présente comme « indispensables » (p. XVIII), le peu de place accordée à l'École patriotique de Québec, nommée comme telle trois fois seulement, et la dissémination à travers l'ouvrage (au lieu de propos circonscrits) de certains concepts ou idées, comme le gaumisme et la mission providentielle de la nation canadienne, ou encore de faits, comme le mouvement annexionniste de 1849 et l'arrivée de *La capricieuse* à Québec en 1855 ; la « guerre

des éteignoirs » n'est évoquée quant à elle qu'une seule fois, sans détail (p. 51). Mais qu'on se rassure vite, ce troisième tome, qui est le plus volumineux jusqu'ici tout en couvrant une période plus courte, contient, comme le deuxième, une judicieuse bibliographie d'appoint, à chaque chapitre, « pour en savoir davantage ».

La vie littéraire au Québec, qui reconstitue le premier corpus national, est un ouvrage intelligent, documenté, abondant, fiable et novateur. Il faut en féliciter sans réserve le concepteur initial Maurice Lemire, secondé désormais par Denis Saint-Jacques, et les dix vaillants collaborateurs-rédacteurs.

JEAN-GUY HUDON

La grande anthologie du fantastique. Tome 1
Jacques GOIMARD et Roland STRAGLIATI
Omnibus, Paris, 1996, 1165 p.

Le premier tome de cette édition revue et corrigée de *La grande anthologie du fantastique* de Goimard et Stragliati regroupe, en quatre chapitres thématiques d'histoires de délires, de cauchemars, d'aberrations et de doubles, 53 nouvelles d'origines diverses. Si chacune des sections est précédée d'une présentation où les auteurs adoptent une attitude de théoricien, les récits se voient plutôt accompagnés d'une courte introduction rédigée selon une tonalité nettement plus familière (celles-ci sont même au « vous » pour les nouvelles de la première section). Le choix des textes ne semble motivé que par la prédilection des anthologistes pour tel ou tel écrivain, de sorte que des classiques côtoient des textes d'auteurs plus obscurs. D'ailleurs, malgré le fait qu'on y fasse quelques trouvailles (« la Chambre au papier jaune » de Charlotte P. Gilman), on peut s'étonner que des textes plus insipides se retrouvent aux côtés des James, Buzatti, Pirandello et Bierce, alors que des auteurs comme Julio Cortázar brillent par leur absence.

En outre, la division thématique de l'anthologie semble plutôt désuète, surtout à la lumière des nombreuses études du dernier quart de siècle sur le genre fantastique. On sent donc une évidente perméabilité des catégories ; comment différencier de façon sûre le délire de l'aberration ou du cauchemar ? Bref, cette anthologie présente un intérêt en cela qu'on y puise des textes de tendances variées, mais en espérant que les deux prochains tomes évitent les écueils notés ici.

GEORGES DESMEULES

Parallèles. Anthologie de la nouvelle féminine de langue française
Sous la direction de Jean-Philippe IMBERT et Madeleine COTTENET-HAGE
L'instant même, Québec, 1996, 386 p.

Ce recueil de 17 nouvelles présente un intérêt indéniable puisqu'il réunit des auteures contemporaines de plusieurs pays, francophones surtout. La nouvelle féminine semble en effet souvent laissée pour compte alors qu'elle présente pourtant une vision originale, et différente, des choses. On y trouve ainsi des textes d'auteures connues et moins connues ici : Christiane Baroche, Leonora Carrington, Colette, Maryse Condé, France Théoret et Marguerite Yourcenar, pour ne nommer que celles-là. Les textes, quant à eux, témoignent d'une étonnante variété, tant dans la narration que dans les sujets et les tons.

Pour ceux et celles qui aiment approfondir leur lecture, les textes des nouvelles sont suivis de brèves analyses par des chercheurs reconnus : Nancy Blake, Karen Gould, Sarah Hardy, Jean-Philippe Imbert, Delphine Perret et Mireille Rosello. Certaines analyses pourront paraître savantes ; d'autres sont plus accessibles. Elles présentent cependant l'avantage de passer par divers modèles théoriques (sociocritique, psychocritique, narratologie, thématique, etc.), signe que la recherche féministe est vivante et plurielle.

CHRISTIANE LAHAIE

▼ BIOGRAPHIE

Marie-Victorin, le botaniste patriote
Pierre COUTURE
XYZ éditeur, Montréal, 1996, 215 p.

Depuis l'étude de Robert Rumilly publiée en 1949, l'intérêt pour la vie et l'œuvre du fondateur du Jardin botanique de Montréal et premier titulaire de la chaire de botanique de l'Université de Montréal ne s'est pas démenti. Publiée dans des revues scientifiques, la plus grande partie de ses écrits n'est pourtant plus disponible de sorte que peu de gens connaissent son importance dans l'évolution des idées au Québec.

Pierre Couture propose une « biographie romancée » pour présenter l'homme et les nombreux combats qu'il a menés en faveur de l'avancement de la science dans une société réfractaire à de nouvelles valeurs. Concédant sans doute à la subjectivité, l'auteur reste néanmoins près des sources documentaires et ne définit jamais les traits, le caractère et l'action de son « héros » de façon gratuite. Il n'hésite d'ailleurs pas à traiter ouvertement de ses faiblesses, en particulier de sa naïveté relativement à la théorie de l'évolution de Darwin, de ses démêlés avec ses collègues Dalbis et Mailhot, de même que le côté arriviste de ses manœuvres et intrigues pour conduire à terme ses projets.

Si Marie-Victorin se trouve idéalisé, c'est plus par le fait que ses prouesses se trouvent présentées les unes après les autres que par déformation de la réalité. Tour à tour sont

relatées les diverses étapes de la vie du héros.

Tout y est pour démontrer que sa quête d'une communauté scientifique canadienne-française a réussi de façon éclatante, non sans une opposition farouche de la part de ceux qui, dans un contexte économique difficile, ne croyaient pas que la connaissance forme un enjeu culturel de premier plan. Malgré une santé fragile, il a réussi à marquer son époque. Fil conducteur de toute sa carrière, une certitude se dégage de ces circonstances : « nommer » le pays s'avère indispensable à sa maîtrise et à son appropriation.

Une chronologie récapitulative situant Marie-Victorin par rapport aux événements de son temps accompagne l'ensemble, qui apparaît comme un excellent moyen de connaître l'un de nos grands intellectuels, sinon comme une invitation à retrouver ses œuvres originales.

CLAUDE ALBERT

▼ ESSAIS

C.G. Jung. De l'helvétisme à l'universalisme.
Gérard TOUGAS
XYZ éditeur, Montréal, 1996, 203 p.

On entre dans le livre, et la sincérité du ton est attachante. l'auteur confesse : ces pages se veulent « réparatrices » par rapport à Jung lui-même, et à toute une pléiade d'écrivains suisses méconnus et sous-estimés.

Et si on énumère tout ce qu'il y a ici d'intéressant : le rappel du puissant apport suisse à la culture occidentale, de Rousseau à Ferdinand de Saussure ; certain rapprochement Suisse-Québec comme « petite communauté linguistique » et « petite littérature » ; la mise en valeur de l'atout que peuvent représenter d'une part la spécificité linguistique suisse et, d'autre part, la fructueuse cohabitation littéraire du français et de l'allemand dans l'histoire, nous avons sous la main un ouvrage qui n'est pas sans intérêt.

Mais il n'est que de feuilleter les vingt pages de l'« index des noms propres des œuvres et des thèmes » pour constater qu'on ne peut qu'effleurer ces sujets, qui vont de la psychanalyse à l'histoire, à la littérature, à la linguistique, à l'herméneutique, à la médecine, à la poésie, ainsi qu'au monde de l'édition, de l'ésotérisme, de la religion et de la philosophie ! Le tout en 182 pages...

On n'échappe pas non plus aux déclarations à l'emporte-pièce (le freudisme conviendrait à l'enfance, le jungisme à l'âge mûr, p. 43) ; aux banalités du genre « judaïsme et helvétisme, sans s'exclure, ne sont pas identiques » (p. 83) ou aux généralisations nuageuses du type : la poésie française est une affaire d'« intellectualisation » (ah bon...), alors que la romande est « intuitive » (p. 144). Le tout vient peut-être du piège déjà grand ouvert dans le sous-titre, qui ne pèche certes pas par excès de modestie...

RICHARD DUBOIS

La vie entière
Pierre MORENCY
Boréal, Montréal, 1996, 251 p.

Troisième volet des « Histoires naturelles du Nouveau Monde », *La vie entière* est sans aucun doute le livre de la maturité et de la sagesse la plus accomplie qu'ait écrit Pierre Morency. Si *L'œil américain* et *Lumière des oiseaux* baignaient dans un apprentisage et une contemplation de la nature, *La vie entière* ne sort pas véritablement de ce cadre, mais sait s'attacher aux êtres naturels et surnaturels avec une rare sensibilité. Mieux encore, c'est le fleuve et l'Île d'Orléans qui en constituent la toile de fond : « Depuis quelque temps, par exemple, je cherche à représenter un cours d'eau gigantesque nommé Saint-Laurent. Mais chaque fois que je tente d'écrire le mot fleuve, la chose se manifeste d'une manière ou d'une autre » (p. 13). En faut-il plus pour écrire sur la majesté du Saint-Laurent qui s'alimente à même des centaines de rivières et charrie ses champs de glace au printemps pour s'en libérer petit à petit jusqu'à redevenir un lieu de rendez-vous pour une faune en exil ?

Le contact avec la nature est essentiel pour Morency, c'est là qu'il puise son inspiration et plus encore ses leçons de sagesse. Rassurons-nous, il ne s'agit pas d'une leçon sur l'environnement, encore moins d'un enseignement sur les mérites de protéger la flore et la faune. Morency se tient au plus près de cette vie qui bat dans chaque plante, dans chaque animal et dans chaque cours d'eau. Il circule en poète, voire en philosophe — mais les deux sont-ils indissociables ?—, observe le monde qui l'entoure et rencontre des gens qui, à coup sûr, lui apporteront, chacun à leur façon, une nouvelle manière de voir.

Pierre Morency sait raconter ses « histoires » en se faisant tour à tour conteur, vulgarisateur scientifique, philosophe et amant de la nature, mais son style, souvent lyrique, séduit et touche à tout coup. *La vie entière* est un livre de chevet, de ceux que l'on fréquente plutôt que de ceux que l'on lit d'une traite.

ROGER CHAMBERLAND

Pour en finir avec l'école sacrifiée
Benoît SÉGUIN
Boréal, Montréal, 1996, 189 p.

Depuis quelques années, beaucoup de choses ont été dites sur l'éducation et notre système scolaire mais peu ont autant fait réagir que les propos de Benoît Séguin, prof drop-out et auteur de *Pour en finir avec l'école sacrifiée*. Après cinq années de loyaux services, il a tiré sa révérence, mais avant de partir, il a voulu nous faire part de ses réflexions et des observations faites tout au long de sa courte carrière.

D'entrée de jeu, le lecteur est fixé sur l'opinion générale qu'a l'auteur de l'école. Celui-ci illustre son propos à partir de ses expériences vécues en tant qu'étudiant et enseignant. N'ayant pas peur des mots, il vous rappellera sûrement un certain frère que l'on nommait Untel. Parce qu'il préconise entre autres le retour de l'uniforme et le vouvoiement, certains l'accuseront d'être réactionnaire ou le qualifieront d'idéaliste, voire de naïf mais il défend bien son point de vue à l'aide d'arguments qui en feront réfléchir plusieurs.

Personne ne peut rester indifférent devant les propos souvent provocants de Benoît Séguin. Tous y passent : les parents, les élèves, les professeurs, le Ministère, l'école publique, l'école privée. Certains diront qu'il va peut-être un peu trop loin, qu'il manque de nuance, mais la plupart du

temps, il vise juste et atteint sa cible. Dans une première partie, il s'attaque à l'école comme milieu de vie ; de la discipline à la performance, son expérience au secteur privé comme public l'a fait réfléchir sur des problèmes que rencontrent plusieurs enseignants. Il consacre la seconde partie aux protagonistes qui œuvrent dans le milieu. Ne pensez pas qu'il ne jette le blâme que sur les enseignants, bien au contraire. Parents et élèves ne sont pas absous de tout blâme. Il ose ici dire tout haut ce que plusieurs pensent tout bas. Mais n'allez surtout pas croire que l'auteur a en aversion tout ce qui touche au monde de l'éducation. Vous lirez attentivement les pages consacrées à un personnage qu'il surnomme affectueusement *le frère*. La dernière partie du livre est consacrée à la formation des futurs enseignants, à l'école privée et au ministère de l'Éducation, surnommé ironiquement pour l'occasion « le panthéon de la bêtise ».

Que nous soyons d'accord ou non avec sa conception de l'école, Benoît Séguin nous fait prendre conscience que le système actuel a ses lacunes et qu'il ne donne pas les résultats auxquels nous sommes en droit de nous attendre. Que nous soyons parent ou intervenant en milieu scolaire, il nous fait ou refait prendre conscience du rôle essentiel que nous jouons auprès des jeunes. Et même si ce livre ne refait pas le monde de l'éducation, il aura au moins servi à alimenter les discussions et à réveiller certaines passions. Si vous réagissez à la lecture de l'ouvrage, que vous soyez d'accord ou non avec la vision de son auteur, ce dernier aura alors atteint son but.

DENIS CADIEUX

Le métier d'écrivain au Québec (1840-1900)
Daniel MATIVAT
Triptyque, Montréal, 1996, 510 p.

Si, de nos jours, le métier d'homme (ou femme) de lettres n'a rien d'une sinécure, imaginez la situation au XIX[e] siècle ! S'inspirant des méthodes d'analyse de la sociologie littéraire, Daniel Mativat remonte aux origines et étudie à la loupe deux générations d'écrivains québécois, en se demandant, d'entrée de jeu, « si les auteurs du siècle dernier étaient vraiment des esprits médiocres n'ayant produit que des œuvres pauvres, ou bien si la faiblesse des moyens de production et de diffusion était telle que le talent avait peu de chance de s'épanouir ou de déboucher sur une activité littéraire véritablement professionnelle ».

À partir de cette problématique, il mène une enquête fouillée sur le statut socio-économique de l'homme de lettres, à la recherche de quelques éléments de réponse, qu'il présente dans les trois parties de son ouvrage, intitulées respectivement « Perspectives analytiques : position du problème » ; « Esquisse du portrait type de l'écrivain du XIX[e] siècle : constantes et données statistiques » ; « Situation économique et reconnaissance sociale de l'écrivain. Évolution historique ». La première partie rappelle brièvement les énoncés théoriques de ce type d'enquête et leur application à la situation québécoise. La deuxième s'attaque au profil de l'écrivain. On apprend, par exemple, que plus de la moitié des auteurs exercent une profession libérale et pratiquent le journalisme ; deux sur cinq sont fonctionnaires, un tiers appartiennent au Barreau, un quart enseignent et un sur cinq assume une fonction sacerdotale. Cette section comporte une étude quantitative de l'ensemble de la production québécoise du XIX[e] siècle, avec des tableaux instructifs sur la diffusion du livre (les éditeurs, les libraires, les bibliothèques, le marché scolaire).

La troisième partie, consacrée à l'étude qualitative, place l'écrivain au cœur de la vie littéraire et décrit l'évolution chronologique de son statut à divers moments, depuis sa « naissance », vers 1832, jusqu'à l'apparition des premiers écrivains professionnels, comme Henri-Raymond Casgrain et Louis Fréchette, à la fin du siècle. D'un certain point de vue, ce parcours est semé d'embûches. Mativat accentue les facteurs qui contribuent à la précarité du statut de ceux qui écrivent : la situation coloniale du Québec, l'attitude négative, voire hostile de l'Église, l'étroitesse du marché du livre, un public lecteur limité et, enfin, l'exiguïté du milieu littéraire en général. D'ailleurs, le sous-titre choc du livre : *Pionniers, nègres ou épiciers des lettres ?*, donne à penser qu'avec sa grille d'interprétation, qui l'oblige à tenir compte de l'institutionnalisation du champ littéraire québécois au siècle dernier, il cède parfois à la tentation de voir le XIX[e] siècle avec des lunettes du XX[e].

KENNETH LANDRY

La sirène et le pendule
Louis JOLICŒUR
L'Instant même, Québec, 1995, 174 p.

« [...] la beauté crée l'attirance, celle-ci permet au processus de traduction de se mettre en place, et la traduction recréera cette beauté dans la mesure où son effet sera juste et susceptible de provoquer une attirance équivalente à celle qu'a pu ressentir le lecteur en langue source » (p. 162).

Comment soutenir une telle thèse ? En expliquant ce que l'on entend par beauté, attirance et effet. Puis, en le vérifiant par l'étude d'un corpus approprié. En rigueur, rien de savant..., mais que de voies à explorer pour y arriver, que d'embûches conceptuelles pour que tienne le raisonnement ! C'est là le défi brillamment relevé par Louis Jolicœur.

La beauté, définie comme un mystère, une énigme, une utopie, est le « moteur de l'attirance » ; elle fournit donc au lecteur (traducteur) l'occasion, voire le devoir d'intervenir. Divers niveaux de lecture et divers types d'interprétation s'offrent à lui du fait de l'ambiguïté du texte littéraire. Ambiguïté souhaitable, nous dit Jolicoeur, pour que le lecteur trouve sa place et que le traducteur occupe et possède le texte. Cette ambiguïté est perçue comme indispensable au message esthétique et associée à la nécessité de communiquer... donc elle devient un besoin. Là, c'est Eco qui parle. De la communication à la vérité, au respect du sens par le traducteur, il n'y a qu'un pas. La beauté s'affirme ainsi comme une morale de l'action.

Le texte, l'objet à traduire, nous dit-on, est une invitation à laquelle répond le traducteur ; invitation à lire, puis à relire et enfin à reproduire. C'est un appel, une sirène, qui rend le travail « laborieux et ludique, minutieux et créatif, précis et pourtant ouvert ». Jolicœur se garde cependant de prendre parti pour les extrêmes ; il suggère la voie médiane, l'équilibre. Pour lui, l'attirance et la dialectique désir-plaisir sont « le meilleur gage de valeur et de qualité d'une traduction ».

Afin de « protéger le traducteur contre l'excès de subjectivité », une troisième notion intervient : l'effet du texte. Soit la prise en compte de la connotation, de la perspective (spatio-temporelle), de l'historique du sujet et de la

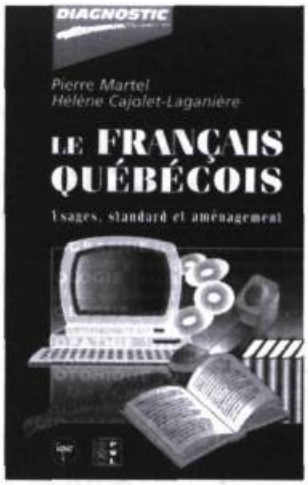
biographie de l'auteur, soit une symbolique garantissant l'objectivité, la « recherche de l'effet au-delà même du sens ». Pour nous en convaincre, Jolicœur entreprend alors de dépouiller un corpus de métaphores tirées de deux œuvres : *Les adieux* de Juan Carlos Onetti et ses versions française et italienne. On participe alors à une discussion critique et raisonnée d'une cinquantaine de pages qui valent à elles seules la lecture de l'ouvrage par la rigueur et l'opportunité des commentaires. Bref, une approche comparatiste qui en dit long.

Voilà bien un essai sur la traduction littéraire que peuvent et que devraient lire les traducteurs « pragmatiques ». Ils y trouveront l'oxygène qui les réveillera de leur léthargie routinière, qui les fera réagir à la sirène hurlant aussi dans les textes les plus techniques. Quant aux autres, peut-être seront-ils tentés d'arrêter du doigt le pendule qui berce leur indolence.

GEORGES L. BASTIN

▼ ÉTUDE

Le français québécois.
Usages, standard
et aménagement
Pierre MARTEL et
Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE
PUL/IQRC, Québec,
(Collection Diagnostic),
1996, 141 p.



La question linguistique est l'une des préoccupations les plus importantes. En effet, le statut précaire du français en Amérique et l'écart entre notre usage de notre langue maternelle et la norme, établie par l'élite parisienne, nous mettent dans une insécurité linguistique. Afin de remédier à cette situation, deux linguistes de l'Université de Sherbrooke, Pierre Martel, ex-président du Conseil de la langue française, et Hélène Cajolet-Laganière proposent leur plan d'aménagement — c'est-à-dire d'explicitation d'un « bon usage » — du français québécois afin d'assurer sa survie.

Dans un premier temps, les auteurs font un bilan de lexicographie québécoise depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours et montrent le passage qui se fait d'une attitude normative où nos pratiques linguistiques sont dévalorisées face à la norme française, et où il faut à tout prix se corriger — l'anglicisme, voilà l'ennemi ! —, vers la description de nos usages. Suit un rappel des réalisations de l'Office de la langue française qui, malgré sa prise de position sur notre lexique et l'élaboration d'un vocabulaire lié à la technique, n'a jamais eu de véritable politique d'aménagement. Puis, après avoir fait le point sur les réflexions des spécialistes sur notre langue, on montre que le français québécois est une variété nationale, plutôt que régionale, du français de France. Malheureusement, alors que le chemin jusque-là s'est fait sans embûches, les preuves de l'existence d'un français québécois standard s'avèrent inégales. Par exemple, il est bien évident que notre lexique diffère de celui des Français et des Belges, mais affirmer que l'accentuation des majuscules est une particularité québécoise montre que les auteurs n'ont pas lu beaucoup d'ouvrages français publiés récemment. Sans doute que les logiciels de traitement de texte qui permettent les accents sur les majuscules sont maintenant disponibles en France...

Bref, on est convaincu de la nécessité d'un dictionnaire québécois qui établirait la norme du français parlé et écrit ici. Par contre, il y aura encore des gens qui mettront en doute l'existence du français québécois et qui y verront plutôt un niveau de langue

▼ ESSAIS

Le langage des lignes
et autres essais sur le
cinéma d'animation
Marcel JEAN
Les 400 coups,
(Collection Cinéma),
Laval, 1995, 198 p.

De son propre aveu, Marcel Jean s'est fait plaisir en rédigeant ces neuf essais sur le cinéma d'animation. Il ne s'agit donc pas d'un traité exhaustif sur ce genre issu du 7[e] art, mais d'une série de réflexions portant sur les différentes conceptions du mouvement, la représentation du corps, l'érotisme, les modes narratifs, le pouvoir évocateur de la musique et la sonorisation. De plus, le dernier chapitre intéressera sûrement ceux qui se passionnent pour le cinéma d'animation conçu à partir de logiciels, ou pour ceux qui craignent que les procédés d'animation traditionnels disparaissent.

Ce type d'ouvrage a cependant les défauts de ses qualités. Si on y trouve un ton rafraîchissant, voire badin, des exposés clairs et faciles à lire, on reste cependant sur sa faim. Il est évident que ce recueil d'essais constitue plus une initiation au phénomène du cinéma d'animation qu'une référence incontournable. Ce n'était d'ailleurs pas l'ambition de l'auteur. Aussi, *Le langage des lignes et autres essais sur le cinéma d'animation* conviendrait à des étudiants de niveau collégial ou du 1[er] cycle universitaire, mais il risque de décevoir des chercheurs avides de nouvelles hypothèses sur un genre trop souvent délaissé.

CHRISTIANE LAHAIE

Le langage du
cinéma narratif
H.-Paul CHEVRIER
Les 400 coups,
(Collection Cinéma),
Laval, 1995, 172 p.

Le langage du cinéma narratif est un manuel fort bien conçu qui vient combler une lacune importante dans l'enseignement du cinéma. En neuf chapitres, l'auteur s'attarde à expliquer comment on s'y prend pour raconter une histoire au cinéma, privilégiant du coup le cinéma hollywoodien, axé sur la narra-

sous la norme. Pourvu que leurs raisons soient de nature linguistique plutôt que politique.

LOUIS FISET

▼ NOUVELLES

Ah... !
Suzanne JACOB
Boréal, Montréal,
(Collection Papiers collés),
1996, 176 p.

En publiant *Ah... !*, Suzanne Jacob rend quelque peu hommage à Renée Ouellette qui, au nom de *La gazette des femmes*, lui demanda, un jour où l'argent se faisait rare, d'écrire des nouvelles pour chaque numéro de la revue : « Je remercie, écrit-elle, *La gazette des femmes* de m'avoir donné carte blanche le plus longtemps que ça lui a été possible » (p. 173). L'attachante chroniqueuse, romancière, poète et chanteuse fait du même coup un bien beau cadeau à tous ceux et celles qui, chaque mois, de 1981 à 1991, ont commencé la lecture de la revue par la dernière page... Trente-neuf « Ah... ! » s'alignent en effet dans ce recueil pour rappeler avec nostalgie les belles années où Suzanne Jacob prêtait sa plume, son prénom et son âme pour raconter les déboires de personnages dont les histoires, narrées mois après mois, ont fini par ressembler à la vraie vie.

Jacinthe, Carole, Geneviève, et toutes les autres amies de Suzanne se débattent avec leur nature de femme, avec les reliquats de l'éducation qu'elles ont reçue, avec les coups durs de l'existence. Femmes blindées de théories féministes et de principes égalitaires, elles apprivoisent de nouvelles façons de vivre : célibat, famille recomposée, relations amoureuses à distance, etc. Elles se butent toutefois à l'inéluctable : leur impression d'avoir changé le monde avec quelques soutiens-gorge en moins ne les empêche pas de côtoyer des femmes esclaves de leur mari, des femmes qui gagnent des salaires de crève-la-faim, des femmes qui tolèrent la douleur physique pour garder leur amant, des femmes qui mangent des pilules pour oublier la tristesse que leur médecin n'a pas su déceler.

Les multiples exemples, les phrases courtes, les répétitions, les enchaînements rapides et les conclusions choc donnent la formule de l'argumentation très pédagogique de Suzanne Jacob dont même les romans ont une portée démonstrative. Les comparaisons qui illustrent les « Ah... ! » désarçonnent le lecteur, qui ne peut pas ne pas comprendre : « Des fois, je ne sais pas quoi faire avec ce que j'ai entendu, et je reste avec ça des années de temps à ne pas savoir quoi en faire. [...] C'est comme si on avait mangé une olive, et qu'on n'arrivait ni à avaler ni à recracher le noyau » (p. 103). L'humour avec lequel l'auteure nous présente chaque situation fait que les drames paraissent encore plus dramatiques... C'est ainsi que ces femmes des années 1980 apparaissent, d'un « Ah... ! » à un autre, de plus en plus pitoyables : malgré les manifestations, la féminisation des mots, la révolution sexuelle, la saine alimentation et les psychologues, malgré les amies de filles, elles subissent un mal-être que la société ne saisira jamais.

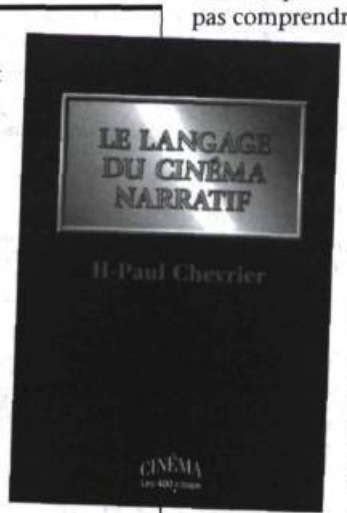
ANNE CARRIER

▼ PÉDAGOGIE

L'autonomie humaine.
Une victoire sur l'organisme
Jocelyne MORIN et
Jean-Claude BRIEF
Presses de l'Université du
Québec, Sainte-Foy,
1995. 214 p.

L'apprentissage de l'autonomie est l'affaire d'une vie. Morin et Brief nous démontrent, dans cet ouvrage un peu sévère, mais nécessaire, comment il faut comprendre le concept d'autonomie affective et à quels moyens devra recourir l'éducateur pour la développer.

« Par autonomisation, disent Morin et Brief (p. 18), nous entendons une collaboration affective et cognitive dans la prise de possession corporelle d'une situation qui devient de plus en plus consciente suivant les actions entreprises. » L'autonomie est dite fonctionnelle lorsqu'on évoque l'adaptation du sujet aux circonstances. On la qualifie de cognitive si l'on pense à la découverte par l'enfant du monde et de sa variété. Grâce à l'interaction entre les pairs, elle est également sociale. L'affectivité, pour sa part, comporte un volet fonctionnel : les émotions et sensations englobent toute la personne, se transmettent au corps, à la posture. Elle est inextricablement liée à la cognition et, d'autre part, régie par des règles socio-culturelles de comportement. À l'aide de nombreux exemples, les auteurs représentent la progression de la gestuelle



tion et son efficacité. Il s'arrête d'abord à la structure des récits, pour ensuite traiter de la fonction des personnages et de l'espace dans lequel ils évoluent. Puis il entre dans des considérations plus spécifiquement filmiques, comme la continuité visuelle, le montage et la trame sonore, pour enfin aborder le si délicat sujet du point de vue au cinéma. Quelques illustrations, et de nombreux exemples tirés de films connus complètent un tableau déjà chargé.

On le voit, Chevrier fait le tour de la question cinématographique avec beaucoup de pertinence et un constant souci de limpidité. Ici, pas de grandes envolées théoriques, mais un contenu pratique et accessible. On pourrait cependant reprocher à cet ouvrage de n'être pas assez critique à l'égard du cinéma à l'américaine ; on pourrait dire aussi que son auteur n'a pas innové dans le domaine. Qu'à cela ne tienne : *Le langage du cinéma narratif* a cependant le mérite d'être un excellent moyen d'initier les étudiants au langage cinématographique, à ses stratégies et à son pouvoir de persuasion.

CHRISTIANE LAHAIE

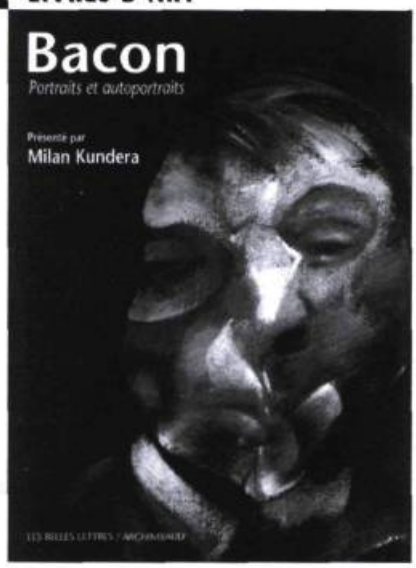
en relation avec l'évolution psychique (ex. : la motilité de l'enfant et ses réflexes). Ainsi qu'ils le disent (p. 107) « Le processus d'autonomisation, dans lequel le corps et la pensée s'identifient et s'unissent par l'action, dote la personne d'un langage du corps ».

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux aspects pratiques et repères pédagogiques du processus d'autonomisation dans le milieu familial, le milieu social (ex. : la rue) et le milieu préscolaire et scolaire. On y démontre que l'évolution de la gestuelle trahit l'évolution du Moi. Morin et Brief distinguent quatre phases dans la progression vers l'autonomie affective : a) l'auto-initiation, où l'expression de soi est balbutiante ; b) l'auto-intégration, où elle est plus affirmée ; c) l'auto-réalisation, où elle s'harmonise au milieu, et enfin, d) l'autonomie générale, véritable fusion des dimensions cognitive, affective et sociale.

L'ouvrage de Morin et Brief se conclut sur la nécessité d'intégrer le concept d'autonomie affective à la pratique éducative en une série de suggestions teintées de réalisme et d'humanisme. Ce guide de la réflexion éducative tient compte des avancées de la recherche scientifique, tout en restant soucieux de parler aux enseignants un langage clair, ce qui n'est pas un mince tour de force.

MONIQUE LEBRUN

LIVRES D'ART



Bacon. Portraits et autoportraits
Présenté par
Milan KUNDERA
suivi de Francis BACON,
le visage en viscères
par France Borel
Les Belles Lettres/
Archimbaud,
Paris, 1996, 211 p.

Je dirai simplement : quel beau livre ! Cet album grand format consacré aux portraits et autoportraits du peintre anglais Francis Bacon est une merveille pour l'œil d'abord, mais aussi pour l'intelligence des textes d'accompagnement signés par Milan Kundera, pour la préface, et par France Borel, pour l'étude présentée en postface.

Kundera nous offre une réflexion sur le travail de Bacon, réflexion alimentée par la fréquentation des œuvres de l'artiste, mais aussi par une connaissance à la fois sensible et informée des textes relatifs à la peinture et à la littérature. L'auteur de *L'insoutenable légèreté de l'être* rapproche Bacon de Beckett avec un tel à-propos que l'un et l'autre nous sont révélés sous un jour que l'on n'aurait jamais soupçonné.

Suit une série de plus de 150 portraits et autoportraits, tous en couleur, qui nous permettent de mieux saisir l'essence de ce rapprochement, mais plus encore de fréquenter le travail de cet artiste qui apparaît comme l'un des artistes contemporains les plus fascinants. Visages tordus et défaits dénotant une perception anamorphique de son propre corps, mais aussi de celui des autres, et exploitant une palette de couleurs saisissante tant la recherche sur les formes et les variations chromatiques est en parfaite symbiose. On reste saisi par l'audace de ces déformations qui, comme le souligne à juste titre le préfacier, interroge la notion d'identité : « Jusqu'à quel degré de distorsion un individu reste-t-il encore lui-même ? Jusqu'à quel degré de distorsion un être aimé reste-t-il encore un être aimé ? Pendant combien de temps un visage cher qui s'éloigne dans une maladie, dans une folie, dans une haine, dans la mort, reste-t-il encore reconnaissable ? Où est la frontière derrière laquelle un "moi" cesse d'être un "moi" » (p. 11) ? Questions ô combien angoissantes qui gagnent en profondeur et en pertinence au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans l'observation de ces portraits et autoportraits. Rarement est-il donné de s'interroger sur la valeur de la perception que l'on peut avoir de soi et des

POÉSIE

Renier son sang
Denis VANIER
Les Herbes rouges,
Montréal, 1996, 75 p.

Denis Vanier est le poète de l'excès et du paradoxe. Sa révolte n'a pas perdu de sa violence même après 30 ans ! Ses poèmes, souvent incendiaires, sont le pavé jeté dans la mare du conformisme et du sempiternel credo quotidien : métro-boulot-dodo. 41 poèmes, inégalement répartis en quatre parties et ponctués d'une vingtaine de photographies ou de gravures, réaffirment la présence du sujet lyrique qui s'agite et se défend contre la médiocrité du monde, la fatalité de l'existence et l'inutilité de vivre. Ainsi dans le poème « L'éternité oui, mais pas pour toujours » Vanier écrit : « Quand je sortirai de ma peau/ où tout n'est rien/ j'irai non vers la lumière/ mais dans la tornade des ténèbres ».

Jamais nous n'avons l'impression de relire les mêmes textes avec Vanier tant il parvient toujours à trouver un angle d'attaque, fût-il furtif !, et à dresser le procès verbal d'une existence à vif qui ne souffre d'aucune contrainte et se réclame de la plus grande liberté qui soit. *Renier son sang* est un appel à conjurer le sort des vivants qui sont captifs d'un système aliénant. De temps en temps, il est bon de lire du Vanier, ne serait-ce que pour apprendre la souffrance du poète dans un monde trop étroit.

ROGER CHAMBERLAND

autres, principalement dans la peinture.

L'étude de Borel, sans éluder le sens de ces questions, suggère un autre angle d'approche relevant plus de l'esthétique « baconienne ». L'auteure situe le travail de Bacon dans l'histoire de l'art et l'inscrit dans une thématique de l'apocalypse au-delà duquel il n'y a point de salut : « L'art est un danger mortel » conclut-elle.

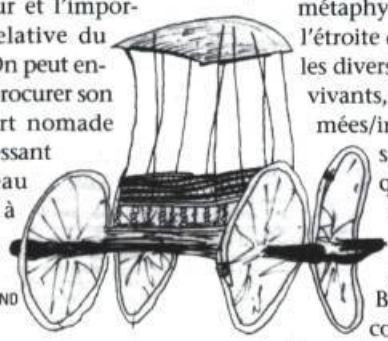
Après avoir refermé ce livre, on se demande quel effet peuvent bien avoir ces tableaux *de visu*.

ROGER CHAMBERLAND

Territoires nomades.
A terra usque ad terram
COLLECTIF
Inter éditeur, Québec,
1995, 185 p.

Le projet du collectif d'artistes du Lieu, un centre en art actuel, est d'instituer un territoire imaginaire, débarrassé de toutes frontières et rassemblant tous ceux et celles qui se réclament de la planète. Même si nous ne sommes pas loin de la foi baha'ie qui soutient que « La terre est un seul pays et tous les humains en sont les habitants », *Territoires nomades* est une manœuvre tenue en mai et juin 1994 tant au Québec qu'en Europe par laquelle les membres du collectif ont cherché à établir une infrastructure européenne et canadienne d'abord et de nommer des consuls, de multiplier les rencontres protocolaires et même d'émettre un passeport, tout à fait identique au passeport canadien, mais frappé aux armoiries des territoires nomades, une vieille charrette brinquebalante. *Territoires nomades* peut donc se lire comme une « description et l'illustration d'un geste social posé dans le champ de l'art ». On y relate les faits et gestes de cette mise en place dont la première étape seulement est complétée. De nombreuses photos, des textes d'analyse et de réflexion permettent de saisir au plus près l'ampleur et l'importance relative du projet. On peut encore se procurer son passeport nomade en s'adressant au bureau du Lieu à Québec.

ROGER CHAMBERLAND

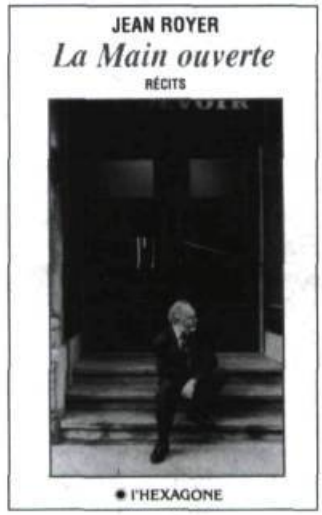


Le passé ne dure
que cinq secondes
François CHARRON
Les Herbes rouges,
Montréal, 1996, 122 p.

On ne peut pas dire que François Charron est ce genre d'écrivain qui se cantonne dans un style à la mode, mais qu'il fait plutôt partie de ce type de poète qui recherche continuellement la forme d'expression la plus appropriée à une démarche poétique en perpétuelle mutation. Depuis quelques recueils, il nous semblait qu'il avait épuisé une manière d'écrire au terme de laquelle il ne pouvait aller plus loin. Telle est la force d'un écrivain accompli que de savoir se remettre en question et d'emprunter de nouvelles voies de création, quitte à déjouer les horizons d'attente de ses lecteurs.

Dans *Le passé ne dure que cinq secondes* nous nous heurtons à une écriture nouvelle, relativement inédite — même si on y retrouve des relents d'une certaine poésie mystique des années cinquante et soixante, bien que le propos soit complètement différent ici — qui demande à être lentement apprivoisé. On y retrouve le Charron du *Monde comme obstacle* ou de *La beauté pourrit sans douleur*[...] mais qui a su développer un angle d'approche inversé dans la mesure où les choses et les objets semblent de plus en plus animés ou vivantes, pour être plus précis. Tout se joue dans l'espace d'une quête métaphysique qui passe par l'étroite connivence entre les divers mondes, ceux des vivants, des choses animées/inanimées, de Dieu, sans pour autant que le mystère de vivre soit élucidé ou trouve son sens. La citation de Botho Strauss qui coiffe la partie « La dévorante volonté du poème » est explicite sur ce point : « Car si *qui que ce soit* me répondait, il n'aurait pas compris ma question ». À nous lecteurs de nous engager dans cette méditation et de nous laisser porter par une poésie foisonnante d'images souvent étonnantes, voire incongrues, mais néanmoins d'une valeur poétique qui nous oblige à repenser notre rapport au langage. La lecture de la poésie est à ce prix !

ROGER CHAMBERLAND



▼ RÉCITS

La main ouverte
Jean ROYER
L'Hexagone,
Montréal, 1996, 262 p.

Jean Royer a été l'un des animateurs culturels les plus importants et un critique littéraire de premier ordre. Son parcours a été l'un des plus intéressants qui soient et il ne fait nul doute que les récits qu'il vient de faire paraître sous le titre *La main ouverte* — dans le prolongement de *La main cachée* parue en 1991— devraient nous en apprendre un peu plus sur la vie culturelle au Québec et le cheminement d'un écrivain qui a fréquenté les grands auteurs des trois décennies qu'il envisage ici.

La main ouverte est ce genre de livre que l'on feuillette par curiosité d'abord mais qui nous saisit ensuite tant il fourmille de renseignements de première main, d'informations sur la vie littéraire et culturelle, voire d'anecdotes savoureuses. Par exemple, cette scène où l'auteur relate sa première rencontre avec Robert Bourassa ne manque pas de faire sourire. Royer se raconte, nous parle de ses premiers voyages en Europe, des personnes importantes qu'il a côtoyées et des événements heureux ou malheu-

reux qui l'ont marqué jusqu'à maintenant. Écrits sur le ton de la confidence, du journal d'écrivain, ces récits captivent par la justesse du ton et la philosophie qui s'en dégage. On lit un portrait par-ci, une histoire de poèmes jetés à la mer par-là et au bout du compte on arrive à la fin encore sous le joug d'une certaine fascination. En effet, qui peut se vanter d'avoir connu Salvador Dali, Mikel Dufrenne, Gabrielle Roy, et j'en passe ? N'est-ce pas le propre d'un grand livre que de tenir son lecteur captif ?

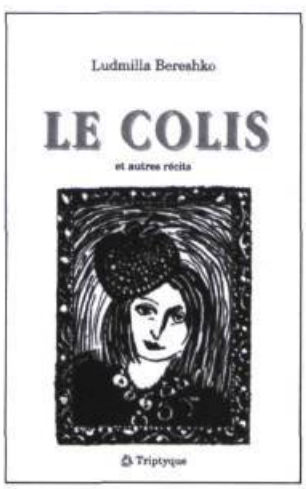
ROGER CHAMBERLAND

Le colis et autres récits
Ludmilla BERESHKO
Triptyque, Montréal, 1996, 180 p.

La littérature migrante prend diverses formes au Québec : alors que certains auteurs évoquent une nostalgie ou un regard critique du pays perdu (Kokis, Laferrière), d'autres présentent la vie d'une communauté ethnique dans le nouveau cadre socio-culturel qu'est le Québec. *Les lunes de miel* de Mona Latif-Ghattas illustre bien ce dernier type de littérature migrante, tout comme *Le colis et autres récits* de Ludmilla Bereshko, tranches de vie du petit univers ukrainien recréé dans la métropole.

L'auteur relate des événements connus de toute la communauté, ceux que la mémoire collective retient après des années d'exil ; ces contes modernes sont repris par Francine Ponomarenko, dont Ludmilla Bereshko n'est finalement qu'un double. Dans le contrat de fiction auquel adhère le lecteur, Ludmilla prend vie, principalement par des précisions biographiques dans l'introduction de F. Ponomarenko et par ces « Lettres du pays » transcrites à la fin du recueil.

Précédés de citations rendues étrangères par des caractères cyrilliques, les six récits qui composent le recueil présentent les difficultés des relations humaines et l'obsession de souvenirs doux-amers. « Le colis » illustre le passage à la vie adulte par l'histoire d'une adolescente en quête de sa liberté ; l'oralité est bien visible dans la synthèse finale des « Fantômes », qui raconte la malheureuse aventure de Nadia avec un homme, Serhiy. Dans « les Blancs-becs » transparaît la peur de perdre la tranquillité difficilement obtenue après l'exil. Tous les récits abordent la



problématique de l'identité et celle de la relation des exilés avec leur pays d'origine.

La richesse de l'expression première des événements propres à l'univers des Ukrainiens de Montréal est pour ainsi dire évacuée par la double traduction (lers récits ont d'abord été publiés en anglais), bien que nous parviennent la nostalgie du pays natal et la difficulté de vivre dans cet Ailleurs ici...

RENÉ AUDET

Peines de mer
Guy DESHAIES
Québec / Amérique, (Collection Littérature d'Amérique)
Montréal, 1996, 188 p.

Guy Deshaies n'en est pas à ses premières armes en fait d'écriture : un temps rédacteur en chef du magazine *L'Actualité* et directeur adjoint de l'information au *Devoir*, il a par ailleurs déjà publié deux recueils de chroniques, *Attachez vos ceintures* et *En voiture*. Il nous présente maintenant un autre genre de recueil — de « récits », prend-on cette fois la peine de préciser en pages un et quatre de couverture. Pourtant la construction interne et la chute de ces « récits » — tous reliés par l'omniprésence de ce personnage central qu'est la mer — les rapprochent vraiment de la nouvelle du point de vue formel. Georges-Hébert Germain, dans sa préface au recueil, résout joliment la question en parlant de « marines [...], un genre rarissime dans le paysage littéraire québécois » (p. 11). La première de ces trois *brèves marines* raconte la traversée de l'Atlantique pour le moins mouvementée qu'effectuent ensemble deux hommes que tout semble séparer : l'un est le propriétaire d'un voilier, intellectuel « de la bonne cuvée » (p. 64), l'autre, une fripouille de marin, « infâme goujat, ignare béotien » (p. 66). Pourtant, des liens se tissent entre eux durant leur compagnonnage forcé qui prend d'ailleurs l'allure, pour le narrateur-propriétaire, d'un voyage initiatique : il (re)découvrira, à travers l'« imbécillité heureuse » de son acolyte, le bonheur d'une vie simple. L'analogie avec la découverte de l'Amérique n'est pas non plus impossible : à l'instar des premiers arrivants américains, le narrateur — qui désire « aborder pour la première fois [les] îles, les découvrir à l'état naturel, faire les premiers contacts, troquer des morceaux de verre contre des langoustes fraîches et peut-être même de l'or » (p. 65) — finira en fait par *s'établir* (en ouvrant un restaurant), abandonnant ainsi ses intentions premières d'aventure pour consacrer ses énergies à l'édification d'un nouveau mythe.

Le deuxième récit relate les mystérieuses circonstances dans lesquelles est survenu un naufrage au XVIII[e] siècle. Quant à la dernière « marine », elle est tout entière consacrée à un mal de cœur (dans tous les sens de l'expression) intimement lié au mal de mer.

Un style vif, des passages *politically incorrect* très drôles, l'exposition jamais pédante d'un savoir maritime encyclopédique ainsi que la constante possibilité d'interpréter le texte à divers niveaux font de *Peines de mer* une belle réussite.

FABRICE GAGNON

▼ REVUES

MŒBIUS
Été 1996, n° 68, 133 p.

Revue publiant poésie et nouvelles (sous toutes leurs formes), *Mœbius* propose exceptionnellement un numéro sans thème, où s'entrechoquent des textes divers, tant dans leurs sources d'inspiration que dans leur style. Il est étonnant de voir les écarts de maîtrise de l'écriture entre ces vingt et un écrivains, certains balbutiant leur anecdote, d'autres obnubilés dans leur prose poétique transcendantale. La lecture en est très divertissante, mais aussi déconcertante.

Les relations humaines demeurent au cœur des préoccupations des auteurs. La difficulté d'entrer en contact avec l'autre, la distance qui sépare les gens, l'affrontement

des identités : l'être humain doit toujours s'ajuster pour mieux vivre avec ses semblables. Que penser de cet inconnu, dans l'autre voiture, à qui le narrateur donne une balle de tennis « Wilson 3 » alors que son automobile se fait dépasser sur l'autoroute ? La relation est-elle plus aisée avec l'étranger qu'avec ce père qui n'est plus présent, dans « Miroirs » de Marthe Jalbert ? Même lorsque l'identité nationale est mise en péril (« les Patriotes »), le sentiment entre un homme et une femme ne peut être mis en veilleuse : il demeure le centre de la vie de ces êtres. À l'opposé, la violence envahit la personne déchirée par une perte : « le Retour » d'Hervé Guay montre une violence incomprise, émergeant d'une loque humaine. Le déchaînement de la nature fait violence à l'enfant qui perd son chien dans « la Débâcle ». Pour échapper au dur moment présent renaissent parfois les souvenirs.

Pour perpétuer la mémoire du penseur français, Robert Giroux propose un « Tombeau de Gilles Deleuze », inspiré d'une photographie que le lecteur doit se contenter de mettre en parallèle par transparence (la photo étant non sur la page voisine, mais au verso du texte). Certains nouvellistes peignent l'enfance ou s'y réfugient : « Feu vert » de Madelaine Marin et « l'Aviateur » de Rollande Boivin présentent la naïveté et la candeur de ces enfants orchestrant leur propre monde. Empreinte d'images et de mots, Geneviève De Celles oscille agréablement entre le film *L'atalante*, les bonheurs de l'enfance disparue et un magma d'eau, de lumière et de temps.

RENÉ AUDET

RÉDIGER
Le magazine de la rédaction professionnelle
Vol. 1 (automne 1996), 34 p.

Le premier numéro de la revue *Rédiger*, le seul magazine consacré à la rédaction professionnelle, est maintenant disponible. Présentée sous une maquette fort attrayante et une mise en page dynamique, cette première livraison présente un dossier substantiel sur le métier de rédacteur avec tout ce que cela exige tant au plan de la formation que des marchés à développer. Des articles d'intérêt général et quelques chroniques complètent l'ensemble.

Dirigé par Isabelle Clerc, une ancienne collaboratrice à *Québec français*, et publié une fois par année, le magazine *Rédiger* répond à un besoin du milieu de la rédaction professionnelle, un secteur d'activités méconnu mais combien essentiel. Pour vous la procurer, vous pouvez écrire au Ciral, Département de langues et linguistique, Université Laval, Sainte-Foy, G1K 7P4.

ROGER CHAMBERLAND

STOP
Classique, numéro 147 (juillet-septembre 1996).

Ce numéro « Classique », sans thème imposé, propose quatorze textes, certains assez conventionnels, d'autres remettant en question les règles de l'art. Quelques thématiques reviennent dans certains textes : la sensualité / sexualité, l'identité, la violence et la mort...

Présentée sous tous ses angles, la sexualité prend une part importante des thèmes retenus. Corinne Ouzilleau joue avec les niveaux d'énonciation dans « Un lecteur au poil » : la narratrice-personnage interpelle directement son lecteur (mâle) pour lui donner une impression de participation dans une aventure sexuelle minutieusement décrite : fin en queue de poisson... La « Menthe poivrée » relate une perception spécifique de la sexualité, amorcée dès l'enfance. « Subir » de Ronald Larocque met en scène un personnage s'immisçant dans les fantasmes des personnes qu'il rencontre, alors que Camille Deslauriers présente dans « Demain » un suicidaire envoûté par une femme sans pudeur, désireuse d'avoir un enfant sans père. Les sujets apparaissent intéressants dans le cadre de la nouvelle, mais l'insistance sur la génitalité devient dérangeante. Mode du temps ou décision éditoriale ?

André Lemelin raconte de façon originale avec « Red » l'histoire d'un personnage perdu dans l'Abitibi. Le « Bien mauvais pressentiment » de Guylaine Pelletier nous retourne agréablement dans les fabulations de l'enfance, qui peut aussi être le lieu de souffrances injustes, comme dans « Son beau canard » de Réjeanne Larouche. La douleur conduit souvent à la mort, la vie étouffant l'humain : « la Mission » et « Dany » ne prennent fin que dans une mort ultime.

Le mythe de la Belle et la Bête est réactualisé dans « le Sanglier », ce vagabond compositeur et amateur de poésie. Cette identité cachée se transforme en jeu dans « Faux numéro », où deux personnages se construisent une image. Identité multipliée dans « Subir », l'identité d'un personnage est questionnée par l'explosion du cadre de la fiction dans « Caméléon », texte amusant de Martin Ouellet, qui s'amuse avec l'expression « bagage génétique ». Plusieurs fictions diverses, qui ne réinventent pas la roue, surtout avec des thématiques récurrentes, mais qui se laissent lire, pour le plaisir ou pour la réflexion.

RENÉ AUDET

▼ ROMANS

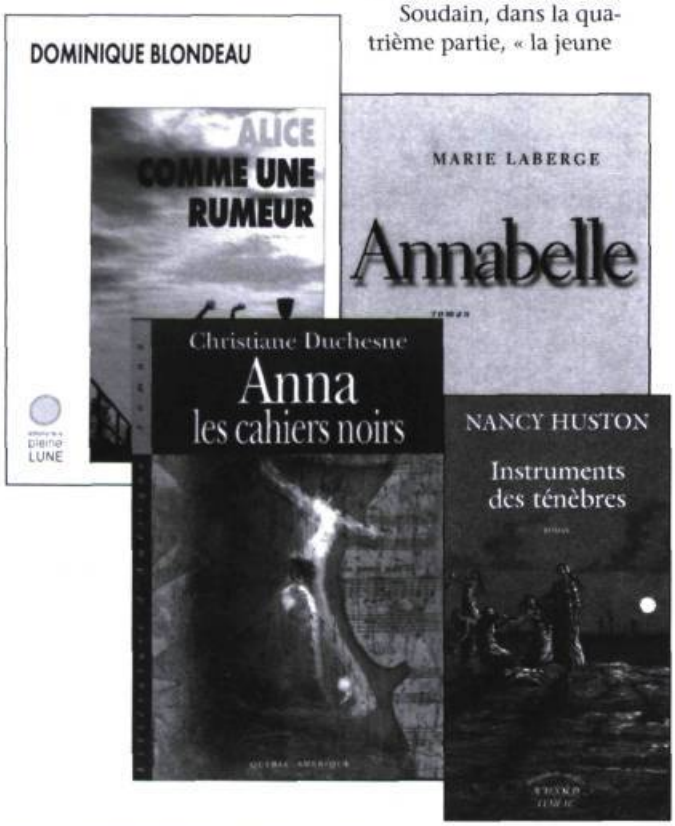
Alice comme une rumeur
Dominique BLONDEAU
Éditions de la Pleine Lune, Lachine, 1996, 225 p.

On ne peut lire les romans de Dominique Blondeau avec précipitation. Son neuvième (de treize ouvrages), *Alice comme une rumeur*, n'échappe pas à la règle, gonflé de réflexions sur l'amour, sur les femmes et les hommes qui le vivent, parfois naïvement, parfois passionnément, d'autres fois par plaisir, d'autres fois par intérêt, sur la vie et ses vicissitudes, ses rêves et le destin qui les brise ou les favorise. Bref, le discours amoureux qui permet à l'intrigue de se développer occupe l'ensemble du territoire. Il nous oblige, en toute connivence, à nous arrêter, à méditer sur tel aphorisme, telle vérité criante, tel constat amer ou désabusé, surtout sur la condition faite aux femmes, tout en suivant le fil, plutôt linéaire, de l'intrigue et en nous émerveillant de la richesse du vocabulaire et de l'originalité de l'écriture.

Des couples se font et se défont autour d'un peintre fat, orgueilleux et prétentieux qui aime les femmes pour autant qu'elles aident à sa carrière artistique et qui s'acharne à briser la réputation de ses adversaires et rivaux. Successivement tombent dans ses faveurs et dans son lit Jeanne, femme mûre de 46 ans, qui s'accroche à lui pour vivre, simplement ; Ysa, 23 ans, mannequin d'une rare beauté, partagée entre les séances de pose avec Livio et les ébats amoureux, plutôt sexuels, avec son amant ; et d'autres modèles sans autres attraits que leur beauté et leur volupté. Le pâle musicien Valère Bussy ne parviendra pas à miner le vif sentiment amoureux qu'Ysa éprouve pour l'homme de sa vie, Livio Rambaldi, 50 ans, malgré toutes les avanies qu'il lui fait subir. Après six ans de brouilles et de ruptures, Ysa quitte les tableaux où elle était emprisonnée, en éclatant du rire sonore de la délivrance.

Soudain, dans la quatrième partie, « la jeune femme de l'an 2000 », surgit Alice en une sorte d'épilogue où la romancière, réelle, dévoile ses questionnements devant la fin qu'elle a imaginée pour son roman et les interventions de cette jeune fille de 17 ans, cette Alice qu'elle a un jour adoptée. Cette dernière partie ne sent-elle pas la justification et n'annonce-t-elle pas, comme une intrusion, le prolongement de l'histoire ?

GILLES DORION



Anna, les cahiers noirs
Christiane DUCHESNE
Québec / Amérique, Montréal, 1996, 138 p.

Après avoir écrit de nombreux ouvrages pour les jeunes, Christiane Duchesne publie pour la première fois un roman destiné aux adultes. Ce n'est donc pas le roman d'une débutante, mais bien celui d'une écrivaine chevronnée, qui a affirmé lors de plusieurs entrevues qu'elle n'avait rien modifié à sa manière en changeant de destinataire.

Elle nous propose ici l'histoire d'Anna, telle que racontée par David à mesure que celui-ci la découvre dans des textes qu'il se met à lire après qu'elle eut été victime d'un accident (fracture du crâne). Anna est une violoncelliste réputée qui, au début de la cinquantaine, est trahie par sa main gauche et par l'arthrose qui l'envahit. Ne pouvant plus s'exprimer par la musique, elle se mettra alors à écrire (les cahiers noirs du titre), la main droite prenant la relève.

C'est à travers le regard de David et les écrits d'Anna que nous découvrons un personnage attachant qui essaie de faire le pont entre l'imaginaire de l'enfance et celui plus restreint de l'âge adulte. La sensibilité particulière d'Anna, qui lui faisait sentir « le petit pois caché sous les matelas de la princesse » (p. 80), est illustrée par son journal, par ses contes où David essaie de reconnaître celle qu'il a connue à travers celle qui lui a toujours échappé. C'est le portrait touchant d'une femme qui interroge ce qui a été et ce qui aurait pu être.

GILLES PERRON

Annabelle
Marie LABERGE
Boréal, Montréal, 1996, 481 p.

Marie Laberge n'en est pas à son premier livre et force est d'admettre qu'un préjugé favorable presse notre envie de lire son tout dernier-né : *Annabelle*. Encore une fois, nous ne sommes pas déçus.

Jeune fille — ou plutôt jeune femme — de treize ans, Annabelle a mûri pendant de longues années sous le soleil de la musique et de Schubert. Puis, sans crier gare, un nuage s'interpose : la musique l'abandonne et ses parents divorcent.

S'ensuit un long requiem composé de la culpabilité d'Annabelle (qui croit que la séparation de Luc et de Christianne est due au silence récent du piano de leur fille), de ses peurs, de sa solitude et du refoulement de ses émotions qui ne trouvent plus d'exutoire : « Elle veut qu'on lui rende la musique du dedans, pas du dehors, celle où ses mains d'enfant, maintenant immobiles, savaient courir sur le clavier et faire exploser la joie et la peine, savaient faire danser les larmes et gémir les trilles » (p. 175).

Mais Annabelle n'est pas seule dans cet univers qui lui semble hostile. À l'instar de son labrador Mon-Œil, Étienne, un jeune aveugle, oriente l'adolescente dans sa noirceur.

Marie Laberge ne se contente pas d'exposer uniquement les tourments et les joies secrètes de ses personnages : elle nous livre également les perceptions de chacun sur l'environnement et sur autrui.

Les personnages, ainsi vus par leur propre subjectivité et par celle des autres, n'en sont que plus complets. Cette focalisation nomade rappelle au lecteur l'importance d'aller au-delà des apparences.

L'écriture, comme le personnage éponyme, se fait musicienne : tantôt des staccatos de surprise, tantôt un crescendo d'allégresse ou un decrescendo d'angoisse : « Elle jouait pour disparaître, annihiler cette brûlure au fond d'elle-même, elle frappait les notes en espérant que la musique fasse sa part, qu'elle prenne le relais d'une indicible douleur » (p. 409).

L'amour est abordé sous diverses facettes : amour filial, amour conjugal, amour d'un soir, premier amour, amour obstiné, amour secret, amour de la musique, amour de la vie... L'auteure nous fait réaliser que, jeunes ou moins jeunes, nous cheminons tous sur ces mêmes chemins pavés de sensibilité, parfois perdus, parfois guidés par une boussole bien particulière...

JENNY LANDRY

Instruments des ténèbres
Nancy HUSTON
Actes Sud/Leméac,
1996, 409 p.

Consacrée au Canada par l'attibution du Prix du Gouverneur général qui lui avait été décerné pour son roman *Cantique des plaines*, Nancy Huston nous revient avec un autre titre qui lui a valu le Goncourt des Lycéens, prix de consolation s'il en est d'autant plus qu'elle partait favorite pour le Goncourt « officiel ». Les prix, on le sait, ne sont pas nécessairement garants de l'intérêt d'un roman. Dans le cas de Huston, on aurait tort de se priver de ce bonheur de lecture que représente *Instruments des ténèbres*. Il s'agit d'un roman baroque qui nous transporte dans un double univers : celui du New York des temps actuels et celui de la France du début du XVIII[e] siècle. Chacun de ces univers a son narrateur : Nada, de son vrai nom Nadia, pour le premier et la jeune Barbe pour le second. En fait, le monde du second est tributaire de la plume du premier puisque c'est Nada qui a entrepris d'écrire l'histoire de la jeune Barbe, une jeune fille perdue dans ce siècle où la persécution a encore cours et que l'on a séparée de son frère jumeau dès la naissance. Barbe est condamnée à mort parce qu'on l'accuse d'avoir dissimulé sa grossesse puis d'avoir fait disparaître l'enfant à la naissance, tandis que son frère, placé dans un prieuré, devra également subir des épreuves propres à sa condition de déshérité.

Le roman est construit de telle manière que nous allons de l'une à l'autre époque : nous apprenons à connaître la petite histoire de Nada et celle de sa famille — un père alcoolique, une mère virtuose du violon qui va de grossesses en fausses couches —, tout comme nous nous familiarisons avec une époque qui n'en a pas fini avec ses sorcières et ses démons. Cet entrecroisement d'histoires est également enrichi par la propre réflexion de Nada sur la création, qu'elle soit littéraire ou humaine, qu'elle extrait de ses carnets d'écrivain, présenté dans le roman sous le titre de « Carnet Scordatura », où foisonnent érudition, sensibilité et une rare maîtrise de l'écriture. L'autre récit porte quant à lui le titre de « Sonate de la Résurrection », mais cette sonate est bien triste tant le drame de la jeune Barbe, une histoire vraie, nous rappelle que la barbarie n'est pas si loin de nous. Ces *Instruments des ténèbres* exercent un tel envoûtement que nous refermons le roman avec le sentiment d'avoir vécu des moments d'une rare intensité.

ROGER CHAMBERLAND

L'été des eiders
Lise VAILLANCOURT
Leméac, Montréal,
1996, 114 p.

La puissance d'une œuvre est rarement liée à sa longueur, à son développement ; l'exemple de la nouvelle le démontre souvent. Mais le roman peut-il déployer un univers et des personnages en à peine une centaine de pages ? Lise Vaillancourt y parvient, et de façon remarquable. *L'été des eiders* montre une maîtrise de l'écriture de la fiction tant par son audace formelle que par l'originalité de la trame narrative.

Jeune homme de 17 ans, Olivier Martin rencontre une femme. Il apprend à écouter la voix d'Étienne Durand, provenant des entrailles de celle-ci. Olivier s'intéresse au discours d'Étienne, qu'il entend même après le départ de la femme. Cherchant d'abord à revoir cette femme, mais désirant surtout trouver Étienne, le jeune homme s'enferme dans une chambre d'hôtel minable, perdant toute notion du temps. Le roman présente en alternance le discours d'Étienne, racontant comment il s'est retrouvé dans le réseau, univers réel mais non tangible, et la vie bouleversée d'Olivier (qu'Étienne qualifie étonnamment de fictive même si elle est réelle).

Jeux de miroirs, mises en abyme, réflexions sur l'art, remise en question de la réalité et de la fiction, de la vie et de la mort, de Dieu même (enfermé dans un cachot), *L'été des eiders* étonne, désempare, désarçonne, mais sans jamais cesser d'éblouir, de captiver et de faire réfléchir. Malgré une fin obscure, cette œuvre d'exception illustre bien comment le roman québécois peut se renouveler, sans pour autant se nier (sont touchées les questions d'indépendance, de liberté, d'aliénation / d'identité et de dualité). Une lecture qui n'est pas la plus aisée, mais combien intéressante.

RENÉ AUDET

La neige
Pierre GÉLINAS
Éditions Triptyque,
Montréal, 1996, 214 p.

« Le jour parvenait à étouffer la rage. Le soir, avec son hiatus intolérable, la ranimait. » Avec *La neige*, Pierre Gélinas revient d'une longue hibernation mais son retour ne se fait pas sans bruit. Son dernier roman nous arrive trente-quatre ans après *L'or des Indes* qui avait suivi *Les vivants, les morts et les autres* pour lequel il a obtenu le Prix du Cercle du livre de France en 1959. Avec ce premier volet d'un cycle romanesque, Gélinas ne nous fait pas un cadeau de complaisance. Son récit est percutant, d'une lucidité par moments glaciale tant la réalité y est décrite sans les artifices que l'on s'invente souvent pour mieux avaler l'existence. Une histoire de politique et de justice sociale qui dépeint le climat propice à la montée des extrémismes de toutes sortes, à l'heure où nos sociétés connaissent des haut-le-cœur provoqués par un système dont seuls les puissants et les possédants peuvent profiter. L'histoire est faite de quotidiens qui s'entrecroisent et surtout de personnages qui n'ont rien à perdre, ni à gagner, mais qui tentent néanmoins de s'en tirer dans la déroute de l'amour, des grandes idées et du pouvoir : « Que peut-on craindre lorsqu'il ne reste ni biens ni honneur, et qu'on n'est maître de rien ? » Le regard incisif de Gélinas dévore nos dernières illusions. Les saisons se succèdent à travers l'intimité de chacun des personnages, nous révélant les moindres ambitions, les pires convoitises, la fugacité des bonnes intentions et l'usure des relations. La cons-

cience drue de l'auteur nous dévoile ce qu'ils feignent de ne pas laisser voir, ce que nous-mêmes cherchons à ne pas lire.

La neige tombe, tombe encore, tombe toujours sur le lecteur qui découvre, au fur et à mesure de cette intrigue bien tissée, les méandres de notre dérive collective.

Une maîtrise exceptionnelle de la langue et un courage des mots créent un style qui écorche et condamne sans appel la veulerie et l'inconstance de nos sociétés. La neige diffère en tout point du bon ton et des « bons genres » inoffensifs qui font fortune en librairie. Ce roman donne un « coup de pelle » nécessaire dans la littérature québécoise et nous révèle que Gélinas a beaucoup à dire après ce long silence.

ISABELLE ASSELIN

Le Chemin Saint-Jacques
Antonine MAILLET
Leméac, Montréal,
1996, 371 p.

Antonine Maillet soulève ici le rideau de l'enfance de Radi, héroïne du roman *On a mangé la dune* (1963). Dans *Le Chemin Saint-Jacques*, la scène, en partie autobiographique, reste intacte ; le village, la famille, les amis, les noms font de mêmes échos. Mais l'éclairage s'élargit et ses rayons, aussi souples que les mots, furètent dans les moindres recoins de la vie de Radi. Depuis sa crainte de naître et à travers son désir de vivre, d'affronter l'avenir qui la sépare de l'enfance, Radegonde lutte contre l'obsession de la tache originelle, sa tache de naissance « encrée » sur sa cuisse gauche.

Le livre, divisé en deux parties, est linéaire : d'abord l'enfance, l'humour et l'étonnement, puis l'âge adulte de Radegonde. Mais cette courbe chronologique prend la forme du Chemin Saint-Jacques (la voie lactée qui guidait les ancêtres pèlerins vers Compostelle) ; elle évolue au gré de la même poussée, sous l'influence des mêmes astres, des mêmes pétillements : la soif du « paradis perdu ». Après la première partie, écrite à la troisième personne, il faudra à la narratrice tout le courage du JE, d'un récit d'adulte où elle retrace, pour sa sœur Sophie, ses années de recherches doctorales en France, sa quête des ancêtres, son passage en Arcadie, mère spirituelle de l'Acadie et son pèlerinage en Terre Sainte, pour enfin réconcilier Radi et Radegonde. La fascination de la mémoire, de la spirale des ancêtres, parvient à désigner le point minuscule, mais central de son identité. D'ailleurs, l'œuvre tire en partie sa consistance de la fidélité envers le peuple acadien et sa témérité.

Mais ce qui porte la quête au-delà de la subjectivité, c'est l'ouverture du regard, celui des mots, sondant le grave et le concret aussi bien que l'élevé, dans des contrastes à la Rabelais (p. 309). Percent toujours le goût de l'authenticité des origines, le coup d'œil lucide du visionnaire qui sait « lire entre les lignes », qui s'incrustent sur le bout salé de la langue de l'auteure.

MÉLANIE CUNNINGHAM

Le vent majeur
Madeleine GAGNON
VLB éditeur, Montréal,
1996, 208 p.

Qu'est-ce que le vent majeur, vous demanderez-vous ? Le titre du dernier roman de Madeleine Gagnon. Mais encore ? « Le vent majeur, écrit l'écrivaine, est celui de la plus grande force venant du grand large marin ou du large intérieur qu'on appelle communément destin. Face à cet inéluctable, seuls les créateurs d'œuvre ou de vie sauront lutter contre vents et marées ».

Ainsi, Joseph Sully-Jacques, épicentre de l'œuvre, est peintre. Enfant « donné » en bas âge, amené, à onze ans, à assassiner « l'animal » qui était en train de violer sa mère adoptive, absorbé par ses visions, Joseph passera à deux cheveux d'être diagnostiqué schizophrène. Mais, grâce à la perspicacité du Docteur Gilles, psychiatre et ami de son père, il en sera autrement : « jeune garçon doué d'une étonnante imagination, [...] Joseph est un artiste. Il *peut* devenir peintre. » (p. 39) Des bourrasques et des tempêtes du destin, cependant, l'artiste ne sera pas épargné. Son existence — tant dans ses joies que dans ses peines — sera à la mesure de ses aspirations.

Quatre chapitres composent le roman, qui illustrent ces moments particulièrement éloquents de la vie de Joseph : son enfance, sa visite volontaire à « l'hôpital des esprits » et, enfin, la décennie qui suit la mort de son grand amour, Véronique. En tout, quelque cinquante années de la vie du personnage avec, pour toile de fond, l'histoire du Québec. Ce qui demeure particulièrement efficace dans *Le vent majeur*, c'est 1a manière dont nous est rapportée l'histoire : narration à la première ou à la troisième personne, lettres et journal intime sont autant de moyens utilisés pour nous faire partager, toujours sur le ton de la confidence, les réflexions de Joseph sur la vie, l'amour et la mort, sur l'acte de création, sur la peinture et la poésie, etc. Efficace, aussi, l'écriture empreinte de poésie de Madeleine Gagnon, qui donne de la force à certaines scènes, tantôt touchantes, tantôt troublantes, et qui sert à jeter un pont entre l'extérieur (les événements de la vie) et l'intérieur (l'impalpable, les mouvements de l'âme).

C'est une existence peu banale, remplie d'amour, de gloire et de passions mais aussi parsemée d'écueils et visitée par la mort, que nous invite à découvrir la romancière. Si l'histoire tend parfois vers la démesure — que de bouleversements dans une seule vie ! —, la réflexion demeure profonde et le personnage de Joseph, plus qu'attachant.

BENNY VIGNEAULT

Les rêves de la mer
(Tyranaël I)
Élisabeth VONARBURG
Alire, Québec,
1996, 363 p.

Ceux qui auront acheté ce livre pour passer une soirée agréable comprendront vite qu'ils en ont eu pour leur argent ! Et même beaucoup ! De toute évidence, une soirée ne leur suffira pas. Si les derniers romans de Vonarburg nous ont habitués à de la science-fiction consistante, le premier roman de la série « Tyranaël I » se révèle d'une extrême densité.

L'action se déroule en deux temps différents et en deux lieux qui, s'ils sont les mêmes, n'en demeurent pas moins autres. Ainsi peut-on voir vivre sous nos yeux, presque simultanément, les indigènes de Tyranaël et les étrangers venus de la Terre pour coloniser cette surprenante planète qu'ils appellent, eux, Virginia. Un personnage central : Eïlai Liannon Klaïdaru, qui nous présente certains épisodes de sa longue existence. Elle nous fait vivre la vie de son peuple et celle des étrangers, grâce à des rêves successifs et à la lecture de plaques mémorielles qui la mettent en contact, tantôt avec des représentants de sa propre civilisation, tantôt avec ces Terriens qui viendront dans un futur impossible à déterminer.

L'intrigue tient dans la découverte de cette planète étrange et qui comporte plus d'un mystère. Et, d'ailleurs, à la fin du roman, tout n'est pas éclairci, loin de là. Le livre n'est qu'une amorce et il reste certes de la place pour les « à paraître » de cette pentalogie.

On trouve dans *Les rêves de la mer* de tout ce qui fait un bon roman, de tout ce qui fait de la bonne science-fiction. L'intrigue y est solide et menée avec une grande maîtrise. Les personnages ne sont jamais désincarnés ; ils sont consistants et psychologiquement approfondis. Tyranaël nous est décrite avec la plus grande minutie, avec une poésie omniprésente également, dans une luxuriance de détails qui fera les délices des mordus de SF et des amateurs de beaux paysages. À ce propos, les quatre cartes géographiques incluses constituent un support indispensable et le lecteur doit s'attendre à s'y référer régulièrement.

Il doit s'attendre aussi à revenir quelquefois en arrière pour mieux comprendre le déroulement de l'action, les cycles propres à la planète, les mots nouveaux eux-mêmes dont le sens n'est pas toujours clair. Car l'ouvrage ne pourrait guère être plus complexe sans confiner dans l'hermétisme, sans imposer l'exégèse. Une typographie particulièrement rebutante (dont les éditeurs de Vonarburg semblent décidément avoir le secret) n'est pas non plus de nature à faciliter le contact avec cette lecture passionnante certes, mais pas de tout repos.

Un livre écrit avec le plus grand soin, un ouvrage préparé avec passion. Un édifice de la science-fiction qui pourrait bien devenir la première pièce d'un véritable monument.

CLÉMENT MARTEL

Longues distances
José Leandro URBINA
Lanctôt éditeur,
Outremont, 1996, 197 p.

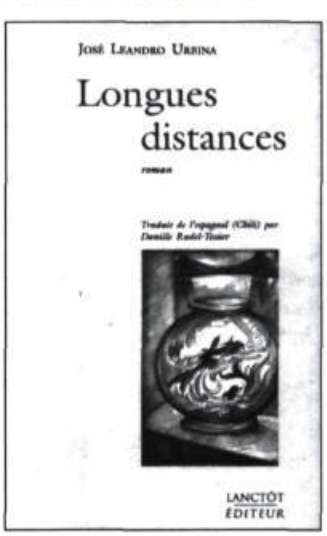
« Il », c'est le personnage principal, « [u]n gars tellement génial, tellement intelligent, avec tout ce qu'il faut pour réussir dans ce monde » (p. 177), un Chilien exilé qui déambule dans Montréal et dont on ne saura jamais le nom — sans doute pour inscrire dans le roman la relative universalité d'une situation, d'un état, etc. Cette « situation » se veut profondément moderne et actuelle : l'heure est au questionnement, à l'errance tant physique que psychologique. Le roman de José Leandro Urbina — son premier — suit en quelques sortes les traces de nos jeunes écrivains contemporains : Mistral, Hamelin, etc. L'auteur bouscule les événements, les conversations, les souvenirs et les déplacements. On en vient même à partager la nausée éthylique du antihéros (aussi appelé le « sociologue ») : « Il y a des jours qui donnent envie de s'acheter un pistolet, de se faire éclater la cervelle et d'en finir avec la banalité de vivre embourbé dans le ridicule quotidien » (p. 192).

Assister aux funérailles de sa mère au Chili, tel est le but du personnage, telle est la triste muse qui inspire chacune de ses « cuites », chacune de ses mésaventures. Savoir si le « sociologue » atteindra cet objectif, telle est notre motivation comme lecteurs...

José Leandro Urbina réconcilie plusieurs contraires : l'humour se marie avec la détresse, voire avec le tragique ; le mouvement côtoie la stagnation ; le passé contamine le présent et annihile presque le futur ; la prolixité s'installe au cœur du silence ; l'objectivité du « il » s'associe à la subjectivité du « je ». Le plaisir de notre lecture puise à même cette polarité mise en œuvre par une écriture habile.

Enfin, on ne pouvait trouver meilleur titre : de « longues distances » nous séparent souvent de notre mère (avec tout le côté symbolique et métaphorique qui s'y rattache), de notre pays, de nos objectifs et de notre bien-être. Un premier roman fort qui nous fait délicieusement espérer le prochain. Pas étonnant que *Longues distances* ait obtenu le prix du Conseil national du Livre du ministère de l'Éducation et de la Culture du Chili.

JENNY LANDRY



La Mamelouka
Robert SOLÉ
Seuil, Paris, 1996, 346 p.

La Mamelouka, de Robert Solé, roman de l'ascension sociale et professionnelle d'une jeune femme égyptienne à la fin du siècle dernier, se déroule sur fond d'occupation anglaise. Doris Sawaya surnommée la Mamelouka, y est séduite par Émile Touta, un homme en apparence charmant et attentionné, l'épouse et lui sert d'assistante dans son atelier de photographie. D'abord coloriste, elle révèle bien vite des talents de portraitiste qui font d'elle et de son mari les photographes les plus en vogue au Caire. Cette popularité suscite la jalousie d'Émile, ce qui entraîne brièvement chacun des conjoints vers d'autres partenaires, étrangers dans les deux cas. Mais ces infidélités passagères font comprendre aux héros leur attachement mutuel et l'importance qu'ils accordent à leur couple et à leurs enfants.

On le voit, l'auteur paraît opportuniste, car l'intrigue lui permet de jouer sur plusieurs tableaux à la fois, d'utiliser simultanément quelques-uns des ressorts les plus efficaces du roman populaire. En effet, ce *success-story* féminin, dans un domaine réservé aux hommes (Doris doit même se déguiser en mâle pour pouvoir photographier un haut dignitaire), à une époque où les droits de la femme sont

inexistants, et qui correspond — coïncidence — à la naissance du cinéma, a tout pour devenir une réussite commerciale. Qui plus est, l'écriture linéaire et centrée sur l'anecdote de cette histoire d'émancipation mâtinée de beaux sentiments n'a rien pour rebuter le lectorat visé.

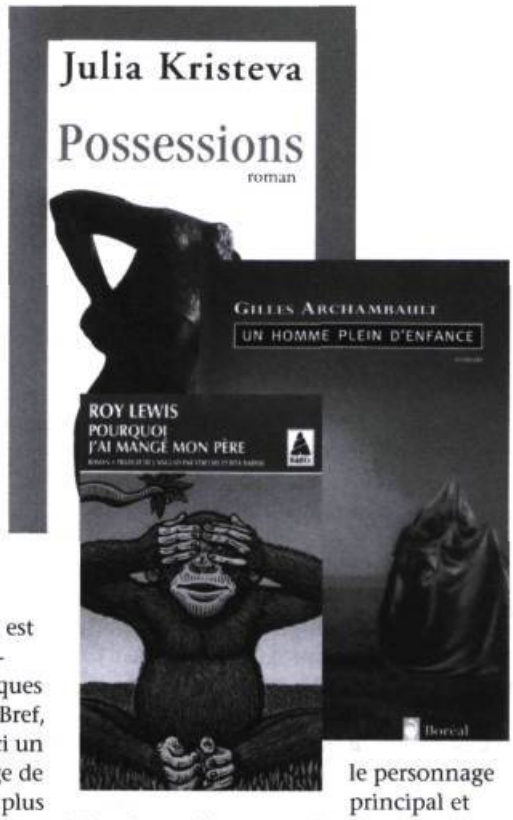
GEORGES DESMEULES

Possessions
Julia KRISTEVA
Fayard, Paris,
1996, 279 p.

Avec *Possessions*, Julia Kristeva se livre à l'exercice qu'ont réalisé avant elle plusieurs théoriciens de la littérature : le passage à la fiction. Stéphanie Delacour, jeune journaliste française, se trouve à Santa Barbara, contrée plus ou moins utopique, au moment où une de ses connaissances, Gloria Harrison, qu'elle vient d'ailleurs tout juste de visiter, est retrouvée poignardée et décapitée. Delacour participe donc à l'enquête, en compagnie de l'inspecteur Northrop Rilsky, un détective mélomane dont la distinction détonne dans un univers de corruption généralisée. Au rang des suspects figurent, outre la journaliste, le second mari de Gloria, un opportuniste qui fait fortune en vendant les tableaux de son génial mais jusqu'alors inconnu prédécesseur, la linguiste névrosée soignant le jeune fils sourd et muet de Gloria, enfant également autistique, capable de reproduire à la perfection toute œuvre de Picasso, le psychiatre de Gloria, un journaliste cynique, et quelques dangereux névropathes sévissant à Santa Barbara.

On découvrira progressivement non pas un mais trois coupables. Toutefois on ne révèle rien en disant ceci, puisque l'intérêt du roman réside dans le tissu de réflexions et de digressions qui entourent l'enquête. Par exemple, la vue du cadavre décapité suscite chez Delacour une série de souvenirs d'œuvres picturales et sculpturales évoquant la décollation, comme pour en atténuer l'horreur par la distanciation. De même, l'enquête de Rilsky (dont le nom rappelle le célèbre Northrop Frye) est ponctuée de réflexions théoriques et esthétiques. Bref, Kristeva livre ici un roman à l'image de ceux d'Eco ou, plus près de nous, de Jean Marcel, en mettant ses connaissances littéraires et culturelles en valeur dans un cadre ludique.

GEORGES DESMEULES



Pourquoi j'ai mangé mon père
Roy LEWIS
Actes Sud, Arles,
(Collection Babel),
1996, 172 p.

Dans *Pourquoi j'ai mangé mon père*, petit roman publié à l'origine en 1960 par l'auteur britannique Roy Lewis, on découvre la vie quotidienne d'un clan d'hominiens ayant vécu à la fin de la période du pléistocène, et qui seraient les ancêtres de l'homo sapiens. Loin de rechercher l'authenticité d'une reconstitution anthropologique, l'auteur condense à même quelques individus les principales découvertes de cette époque : le feu, les croisements génétiques par le mariage interfamilial, la cuisson, la domestication des animaux, la politique et la religion. Aussi le personnage principal et l'inventeur le plus génial de sa génération, Édouard, devient vite une menace, de sorte que ses propres enfants le liquident à l'aide de la dernière invention de l'un d'eux : l'arc. On s'en doute, ce drôle de roman met en scène des personnages dont la naïveté masque à peine les allusions à la société contemporaine. On y retrouve ainsi un écologiste opposé à tout changement et qui injurie un scientifique pour qui le progrès représente un absolu, alors que tous deux sont finalement récupérés par l'idéologie réactionnaire.

Bref, Lewis livre ici une œuvre intelligente et fort réjouissante où des êtres préhistoriques adoptent un langage contemporain, signalant par le fait même la double nature du récit, à la fois humoristique et satirique. D'ailleurs, la traduction est de Vercors, auteur célèbre du roman *Les animaux dénaturés*, dont le texte de Lewis pourrait constituer le pendant caricatural.

GEORGES DESMEULES

Un homme plein d'enfance
Gilles ARCHAMBAULT
Boréal, Montréal,
1996, 126 p.

Gilles Archambault nous a habitués à son style intimiste, à une analyse fine et discrète des sentiments et à une description brève mais incisive et juste de ses personnages. Son dernier-né, au titre séduisant emprunté à André Brochu, *Un homme plein d'enfance*, ne déroge pas à cette « tradition ». Refont également surface les liens difficiles qui unissent un père (putatif ou non, peu importe) et son fils, ainsi qu'un apitoiement à peine masqué sur le vieillissement qui les guette. Deux projets retiennent l'attention du fils, Claude Dupré, qui atteint la cinquantaine : s'occuper autant que faire se peut de son père, devenu un insupportable misanthrope, et tenter de refaire sa vie, depuis que sa femme Louise l'a quitté, lui laissant une fille Nadine, qui va se marier. Mais Élise, l'élue de son cœur, consentira-t-elle à unir sa destinée à son amoureux de photographe, plutôt taciturne et timoré ? C'est ce dont le persuade son ami écrivain, Lucien Angers. La mort du père semble tout arranger. Après quelques ratés, le couple va se refaire une santé en voyage. On apprend la conclusion inattendue de cette mince intrigue dans le roman que vient de publier Lucien et qui s'intitule *Un homme plein d'enfance*. Est-il nécessaire d'épiloguer sur le déroulement fictionnel des romanciers ? Faut-il aussi mettre le doigt sur le caractère morose et même pessimiste des nombreuses réflexions portant sur la vieillesse ? Mais Archambault vieillit bien, malgré le tourment à peine voilé que lui pose l'inéluctable. Si son roman ne nous écrase pas de sa lourdeur, c'est que l'écrivain sait toujours développer son sujet avec tout juste la distance qu'il faut pour retenir le lecteur.

GILLES DORION

Truismes
Marie DARRIEUSSECQ
P.O.L., Paris,
1996, 158 p.

Métamorphose surnaturelle ou destin logique d'un individu en mal d'une société vieillie et déshumanisée, tel est ce que nous propose Marie Darrieussecq avec son roman *Truismes*. Tout en développant une situation pour le moins cocasse, qui est celle de la transformation évolutive d'une femme en truie, l'auteure exalte le sentiment de liberté et la puissance de l'instinct qui subsistent étouffés par la raison à l'intérieur de chaque être humain. Ainsi, c'est uniquement à l'état animal, état dans lequel le personnage vit au rythme de ses pulsions instinctives, que ce dernier arrive à palper le bien-être et à dépasser les codes et règles que lui impose la raison.

Le tout est évoqué avec une écriture simple, soutenue, d'un ton candide. Ton qui se fait missionnaire de l'importance de l'instinct contenu dans le roman. En fait ce ton est le symbole même des actions entreprises spontanément, des gestes et désirs relatifs à un univers qui fait abstraction complète d'une raison, d'une pensée dirigée. Ce ton rappelle l'insouciance et la quiétude d'un enfant qui n'a pas encore appris à réagir et à penser en fonction des cadres d'une société civilisée... Une œuvre incontournable.

MARIE FRADETTE

THÉÂTRE

L'épreuve du merveilleux
Michel GARNEAU
Lanctôt éditeur,
Outremont, 1996, 95 p.

C'est à un Michel Garneau du meilleur cru que revient l'honneur du premier titre publié dans la nouvelle collection « Théâtre » de Lanctôt éditeur. Un Garneau qui s'inscrit dans le prolongement de son théâtre poétique mais s'investit surtout dans une très stimulante critique de valeurs.

L'essayiste Montaigne est au cœur du débat qui s'instaure entre trois générations de Morier. Le grand-père Étienne désire, en guise de testament moral, transmettre quelques-unes des idées du philosophe sur la nécessaire jouissance du moi, la liberté du jugement, la réalisation pleine de son être. La confrontation des valeurs se fait avec son fils, universitaire engoncé dans son jargon de faux rhétoriqueur, et un petit-fils désabusé dont les rêves sont atrophiés et les valeurs réduites à des considérations matérielles et des gadgets électroniques.

Vivante critique de mœurs, de civilisation, débat sur des valeurs du paraître et du faire plutôt que de se situer dans l'être, sur des conceptions étriquées du monde *versus* une préhension de la vie à pleines mains. Tout y passe, juste le temps d'amorcer le débat, d'ouvrir les vannes de la remise en question : le cinéma d'assouvissement, la place de la passion et du corps, la difficile vérité et la tentation du mensonge, les idées reçues, les préjugés et la démission de la pensée personnelle, les crimes contre soi en se contentant de la médiocrité. La sagesse de Montaigne est palpable sous la verve stimulante de Garneau : « on dirait que la part de spectacle dans nos vies grandit chaque année et que la part de vie directe s'amenuise [...] / « il faut pousser la lucidité jusqu'à la liberté intérieure et passer l'épreuve du merveilleux ».

Une pièce décapante, un débat de valeurs qui n'a rien de sèchement didactique, une œuvre qui donne le goût de cultiver « une idée que je dirais transversale / qui puisse s'accrocher solidement [...] pour que chaque moment de chaque vie soit sacré et jubilatoire ». En dénonçant tous ces rapetissements de l'être et les ambitions du type « char-pis-de-chalet-au-lac... deux des multiples fleurons de notre culture », cette pièce tonifiante donne le goût de « vivre large ».

GILLES GIRARD

Rosemonde
Louis-Dominique LAVIGNE
Lanctôt éditeur,
Outremont, 1996, 70 p.

En didascalie d'ouverture, l'auteur suggère que les personnages de Rosemonde, Gontrand, Mamie et « Une voix » soient assumés par une seule interprète alors qu'une musicienne incarnerait à elle seule les prosopopées faisant discourir et agir les personnages de la Mer et de la Mort et le chœur des Villageois au sein desquels on retrouve des personnages aux noms inscrivant en clair leur programme de vie : Monsieur Bidou, Madame Pâmée, Madame Sensuelle, Monsieur Grogneux, Madame Rouspéteuse, Madame Ratatinée, etc. Cette pré-mise en scène de l'auteur concentre la fiction de ce récit mythique sur la narratrice qui nous entraîne dans une île mystérieuse remplie de synesthésies où se respirent les silences et s'écoute « la couleur des mots ».

Rosemonde fait au public le récit inquiétant de son Gontran disparu en mer et raconte les rêves des autres personnages esquissés aspirant à diverses modalités possibles du bonheur. Cette nouvelle axiologie propose comme valeur ultime l'abrogation de la mort, ce qui entraîne une fête « partout partouze ». Mais restent le vieillissement et tous les autres maux, et le bonheur continue de s'échapper, au point qu'apparaît l'aspiration à la mort délivrance.

Cette courte pièce métaphorique s'apparentant au « réalisme magique » colle à la rythmique et au souffle de l'oralité de l'art d'une conteuse et entretient des rapports ludiques avec les mots et leur musicalité : « Je-jou-jean-joue, j'en joue, j'en vis, j'en joie, j'en ris, j'en jouis... ». Elle est agrémentée de huit photos et s'accompagne d'« Un mot de l'auteur » (p. 57-67) retraçant la genèse de l'œuvre et de deux pages sur la compagnie *Les Deux Mondes* qui en a assuré la création à Montréal le 31 mai 1996.

GILLES GIRARD